



# L'EAU DE JOUVENCE

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS

PAR M. GALOPPE D'ONQUAIRE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, AU CHATEAU DE M. LE DUC DE RADZIVIL

## DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LA COMTESSE DE LARCY, 22 ans.

LE COMTE DURESNEL, son ancien tuteur, 45 ans.

La scène se passe à Paris, chez Duresnel.

— Tous droits réservés —

Salon : porte et fenêtres au fond ; porte latérale, les fenêtres donnent sur le jardin.

## SCÈNE PREMIÈRE.

DURESNEL, en robe de chambre, lisant une lettre.

« Mon cher petit tuteur... »

Son cher petit tuteur !... quelle grâce !... quel style !  
Et comme c'est écrit !... c'est simple, c'est facile.

(Continuant.)

« Mon cher petit tuteur ; je vais à une heure, aux courses  
« du Champ-de-Mars : Je compte vous arracher à votre  
« vieux *Moniteur* et à votre vilaine robe de chambre, et j'ai  
« parié avec votre beau neveu Gaston, qui nous escortera à  
« cheval, que j'irais vous enlever chez vous et que je vous  
« forcerais à accepter la meilleure place dans la calèche de  
« votre très-affectueuse ex-pupille.

Comtesse LÉONIDE DE LARCY. »

(Il réfléchit... puis se met à sourire.)

Au total, pourquoi pas ?... Elle est veuve à vingt ans,  
Elle connaît mes goûts, mon cœur... depuis longtemps ;  
Je suis riche, elle aussi ; je suis encore d'âge  
A pouvoir, sans trembler, risquer le mariage,  
Et je ne vois pas trop que l'offre de ma main  
Doive être, en ce moment, reçue avec dédain...

Mon âge... oui, c'est vrai !... Mais j'ai l'expérience,  
Le calme, la raison et surtout la prudence :  
C'est une garantie et, loin d'être un défaut,  
Le passé, selon moi, répond de ce qu'on vaut.  
Je ne m'abuse point : Elle est jeune et charmante,  
Que ne l'est-elle moins ?... c'est ce qui m'épouvante,  
Car véritablement, je ne suis pas de ceux  
A qui l'amour a mis un bandeau sur les yeux ;  
Qui, vieillards par les ans, enfants par la folie,  
Traignent péniblement la chaîne qui les lie  
Et pensent qu'avec l'or on peut gagner un cœur,  
Comme si l'on pouvait acheter le bonheur !...  
Non... Je me connais mieux et, loin que je m'abuse  
Je suis sans passion et c'est là mon excuse :  
Mon aurore est passée... Il est triste, le soir,  
De marcher seul, sans but, sans force, sans espoir,  
De gravir, isolé, la dernière colline  
Vers laquelle à pas lents, la vieillesse chemine,  
Et je voudrais donner au pauvre voyageur  
Un appui pour son bras, un soutien pour son cœur.

## SCÈNE II.

LÉONIDE, DURESNEL.

LÉONIDE, en toilette très-élégante.

Ah !... pardon, cher tuteur... je vous ai fait attendre ?..

DURESNEL, lui offrant un siège.  
A vos ordres toujours je suis prêt à me rendre.

LÉONIDE.  
Mes ordres !... c'est charmant !...

DURESNEL.  
Cela vous est bien dû.

LÉONIDE, s'asseyant  
Au fait, c'est un prêt, je crois, pour un rendu,  
Vous m'avez quelque peu tenue en servitude.

DURESNEL.  
Ah ! j'avais d'obéir une douce habitude ;  
J'étais le plus soumis de tous vos serviteurs.

LÉONIDE.  
Et c'est vrai : Vous étiez l'idéal des tuteurs...  
Mais un peu grâce à moi... quand je n'étais pas libre,  
J'ai toujours, malgré vous, maintenu l'équilibre ;  
Si bien que, lorsque j'eus atteint mes dix-sept ans,  
On dût m'émanciper... De fait, il était temps !  
J'allais m'émanciper toute seule.

DURESNEL, s'asseyant.  
Charmante !...

LÉONIDE.  
Un instant seulement, je fus obéissante :  
Je n'ai, vous le savez, cédé que cette fois,  
Et l'on me maria sans consulter mon choix...  
Aussi, je vous promets qu'en cas de mariage,  
J'aurai, pour me guider, un conseiller plus sage.

DURESNEL.  
Vous trouverez toujours l'ami dans le tuteur.

LÉONIDE.  
Oui... Mais j'ai mieux encor.

DURESNEL.  
Et quoi donc ?  
LÉONIDE.

C'est mon cœur :  
Le bonheur est semblable à la fleur que l'on sème ;  
Il faut pour en jouir, la cultiver soi-même  
Et ne jamais laisser, quand on la voit fleurir,  
A d'autres qu'à soi seul le soin de la cueillir...  
Puis, à quoi servirait aujourd'hui d'être veuve,  
Jeune, riche ?...

DURESNEL.  
Et jolie.

LÉONIDE.  
Oh ! la raison est neuve.  
Mon Dieu ! tant de flatteurs m'ont fait ce compliment...

DURESNEL.  
Que vous pouvez fort bien y croire aveuglément.

LÉONIDE.  
Eh bien !... raison de plus... et tout cela, je pense,  
Doit me fortifier dans mon indépendance :  
Les leçons du passé servent à l'avenir ;  
Celui qui me plairait je saurais le choisir  
Moi-même.

DURESNEL.  
C'est de droit.

LÉONIDE.  
Vous goûtez mon système ?  
DURESNEL.

Et je l'approuve fort... En se guidant soi-même.  
On découvre plus loin dans son propre horizon...  
Il en est, dont l'esprit conduit par la raison  
N'a point à redouter d'erreur involontaire :  
Leur cœur seul parlerait qu'elles le feraient taire :  
Elles ont de l'hymen saisi le bon côté :  
Au lieu de se choisir quelque jeune éventé,  
Beau, bien fait, plein de feu !... Mais n'ayant en partage  
Qu'un amour qui s'éteint bien vite au mariage,  
On leur trouve, au contraire, un mari dont le cœur  
A calmé dès longtemps sa trop bouillante ardeur ;  
Qui, sage, raisonnable et plein d'expérience,  
Au soleil de la vie a mûri sa prudence,  
Un guide... et plus-encor... un protecteur réel  
Riche d'affection...

LÉONIDE.  
Et d'amour paternel !  
DURESNEL, à part.

Je crois qu'elle a compris ce que je voulais dire !  
LÉONIDE, de même.

Je crois savoir pourquoi le cher tuteur soupire !  
DURESNEL.

Eh bien ! oui, paternel... et n'est-ce pas pitié  
De voir comme, aujourd'hui, chacun est marié ?...  
On a quinze à vingt ans ; on est fraîche et jolie ;

On a fort peu d'argent et beaucoup de folie ;  
On rencontre, un beau jour, un autre jeune fou,  
Dont le cœur prend soudain... comme de l'amadou ;  
On s'aime... à ce qu'on croit... En faut-il d'avantage ?  
Un coup d'œil a tout fait !... Voilà le mariage !

LÉONIDE.  
A propos, cher tuteur, avez-vous vu Gaston ?  
DURESNEL, à part.

Ah ! diable !...  
(Haut.)

Qui cela ? mon neveu ?... ma foi non.  
LÉONIDE.

Eh bien ! je vous apprends, monsieur, qu'il est malade.  
DURESNEL, avec gaîté.

Il ne peut, à cheval, suivre la promenade ?  
LÉONIDE.

C'est ce que j'ai pensé.  
DURESNEL.  
C'est fort aimable à vous...

(A part.)  
De cette façon-là nous serons entre nous.  
LÉONIDE.

Aussi, pour mieux lever l'obstacle qui l'empêche  
Il prendra votre place au fond de la calèche...

DURESNEL.  
Et moi ?...

LÉONIDE.  
Sur son cheval, un bai délicieux  
Qui va comme le vent, quoique un peu vicieux  
Vous nous escorterez.

DURESNEL.  
Pas de plaisanterie !  
LÉONIDE.

Je ne plaisante pas.  
DURESNEL.  
Raisonnons, je vous prie :

Je n'ai pas le projet de me rompre le cou  
Et de courir la poste, ainsi qu'un jeune fou.

LÉONIDE.  
Ah ! mon Dieu !... mais c'est vrai : j'oubliais qu'à votre âge  
DURESNEL, à part.

Bon !... voici que déjà je perds mon avantage !  
(Haut.)

Mais non : je ne crains pas les chevaux un peu vifs ;  
J'en ai monté jadis qui passaient pour rétifs  
Et certes ! il me souvient qu'en dix-huit cent vingt-quatre,  
Un étalon fougueux fut forcé d'en rabattre :  
Avec monsieur Dabzac j'ai fait le carrousel  
Et l'on peut lui parler du comte Duresnel,  
Il m'estimait très-fort.

LÉONIDE, riant.  
En dix-huit cent vingt-quatre !  
DURESNEL, à part.

Peste !... je me fourvoie !...  
LÉONIDE.  
Aussi, sans plus débattre,

Tout bien considéré, je renonce au projet.  
DURESNEL.

Gaston fera bien mieux de rester en effet :  
Malade comme il l'est...

LÉONIDE.  
Oh ! non pas : au contraire,  
Cette distraction lui sera salutaire :  
Il lui faut un air pur, sans trop de mouvement ;  
Ma voiture est très-douce... Avec lui seulement,  
J'irai... Vous resterez.

DURESNEL.  
Seuls ?... Mais la bienséance !...  
LÉONIDE.

Eh quoi !... c'est mon cousin, c'est mon ami d'enfance,  
Et je suis, en cela, vos exhortations...  
Vous souvient-il, tuteur, de nos discussions...  
Quand nous étions enfants ?... Vous preniez l'air sévère,  
En disant : — « Un cousin, c'est comme un second frère,  
« Qu'on doit, mademoiselle, aimer de tout son cœur... »  
Quel mal à ce qu'un frère accompagne sa sœur ?

DURESNEL.  
Certainement !... d'ailleurs... Eh ! mais, qui donc m'empêche  
De monter à cheval, d'escorter la calèche ?  
Je trouve à galoper un plaisir sans égal ;  
C'est une passion chez moi que le cheval ;  
Le mouvement me plaît, la course me repose,  
Et, depuis fort longtemps déjà, je me propose  
D'être votre écuyer, si vous le voulez bien.

(A part.)  
Je m'y romprai les os; mais cela n'y fait rien.  
LÉONIDE.  
Oh? c'est vraiment trop loin pousser la complaisance.  
DURESNEL, très-vite.  
Comment donc!... aujourd'hui, si j'en crois l'apparence,  
Les courses produiront un admirable effet...  
L'entrée est de trois cents, avec moitié forfait,  
La distance deux tours... *Club-Stick avec Tomate*,  
Sont engagés, dit-on, contre *Hunter* et *Pirate*.  
On parle d'une poule élevée à cinq cents,  
D'un steeple-chase monstre et des plus ravissants,  
Et le tout couronné, pour terminer la fête,  
D'un handicap qui doit, à ce que l'on répète,  
Amener sur le turf tout ce que nos sportmen  
Comptent de fashion parmi nos gentlemen...  
(A part.)  
Ouf!!

LÉONIDE.  
Eh! mais, cher tuteur, quelle métamorphose!  
On a dû vous donner des leçons, je suppose;  
Vous voici, tout d'abord, pour votre coup d'essai,  
De force à tenir tête au plus fameux jockey.  
DURESNEL.  
C'est que, pour nous former, la femme est un grand maître;  
Un mot suffit souvent pour changer tout notre être;  
Ne vous étonnez pas si j'ai compris ce mot:  
Quand vous parlez, mon cœur obéit aussitôt.  
LÉONIDE.  
Eh bien! prouvez-le donc... Vous voyez, je suis prête,  
Et vous ne songez point encor à faire de toilette.  
DURESNEL, se levant.  
C'est juste.

LÉONIDE.  
Un négligé pareil est un peu sans façons,  
Et je dois, cher tuteur, vous donner des leçons;  
C'est bien le moins, je crois, que j'en tente l'épreuve.  
Vous n'êtes qu'un garçon et je suis déjà veuve;  
Il est bien évident, — avouez-le entre nous,  
Que j'ai, par ce seul fait, plus de raison que vous...  
Donc, j'ai droit de conseil.  
DURESNEL, riant.  
Comment donc!  
LÉONIDE.  
Et j'en use...

DURESNEL.  
Ravissante gâté!  
LÉONIDE.  
Je n'admets pas d'excuse:  
Et d'abord à dater d'aujourd'hui, samedi,  
Plus de robe de chambre.  
DURESNEL.  
Eh quoi!  
LÉONIDE.  
Passé midi...

J'admets la redingote et la botte vernie  
Jusqu'au dîner.  
DURESNEL, riant.  
Ah! mais... c'est de la tyrannie!  
LÉONIDE.  
Et j'exige, Monsieur, pour huit heures du soir,  
Cravate et gilet blancs, bas de soie, habit noir.  
Je n'en rabattrai rien.

DURESNEL.  
J'y perdrais ma journée!...  
LÉONIDE.  
Quoi!... pendant dix-sept ans, vous m'avez condamnée  
À la robe montante... et vous trouvez mauvais  
Que j'aie enfin mon tour!... Ah!...  
DURESNEL.  
Je ne dis pas... mais...  
LÉONIDE.  
Pour votre aménagement, il est tout à refaire;  
Oh! rien n'est plus facile et j'en fais mon affaire:  
Avec vingt mille francs cela peut être bien.  
DURESNEL.  
Vingt mille!...

LÉONIDE.  
Maintenant on donne tout pour rien.  
DURESNEL, prenant du tabac.  
C'est possible... pourtant...  
LÉONIDE, prenant sa tabatière.  
Quant à la tabatière,  
Oh! nous lui déclarons impitoyable guerre;  
Point de merci pour elle... Un gentleman!...

DURESNEL, voulant la reprendre. Mais non!

LÉONIDE.  
Ah! c'est trop insister.  
DURESNEL.  
L'habitude.  
LÉONIDE.  
Fi donc!  
Tenez... j'aimerais mieux divorcer, sur mon âme!  
Que de souffrir cela, si j'étais votre femme.  
DURESNEL.  
Vous aimeriez donc mieux le cigare?  
LÉONIDE.  
Plutôt!  
C'est reçu... du Rond-point à la porte Maillot.  
DURESNEL.  
Bon! Je n'ai jamais pu supporter le cigare...  
LÉONIDE.  
Vous prenez des leçons: Oh! je vous le déclare,  
Votre éducation est à recommencer.  
DURESNEL.  
Mais je crois qu'à mon âge il faut y renoncer.  
LÉONIDE.  
Eh!... ne dirait-on pas, vraiment, à vous entendre  
Que vous ayez cent ans?  
DURESNEL.  
Je veux dire...  
LÉONIDE.  
A bien prendre,  
On a l'âge, après tout, que l'on paraît avoir...  
DURESNEL.  
Oh! vous savez trop bien quel est votre pouvoir;  
Vos désirs sont des lois, ma chère Léonide:  
Fus-je jamais pour vous un tuteur si rigide?  
Quand vous disiez. — Je veux... me vit-on hésiter?  
LÉONIDE.  
Non!... mais vous commencez déjà par résister.  
DURESNEL, se disposant à sortir.  
Résister!... Ah! je cours, je vole à l'instant même.  
LÉONIDE.  
A la bonne heure!... Au moins, voilà comme on vous aime.  
DURESNEL, à part.  
Elle m'aime!...  
(Haut.)  
Parlez, ordonnez, me voici.  
LÉONIDE.  
Allez vous habiller, je vous attends ici.  
DURESNEL.  
J'y vais.  
LÉONIDE, le rappelant.  
Ah! cher tuteur, et pendant que j'y pense...  
Mais j'abuse, je crois, de votre patience?  
DURESNEL.  
Allons donc!  
LÉONIDE.  
On m'a dit que ce soir, l'Opéra...  
— Et n'allez pas surtout crier sur ce mot-là —  
L'Opéra m'a-t-on dit, pour cette nuit annonce  
Son dernier bal masqué... Je vois votre réponse,  
Mais voilà bien dix ans que j'attends ce plaisir  
Et je veux satisfaire enfin ce long désir.  
DURESNEL.  
Quoi!  
LÉONIDE.  
Ce sera charmant... et j'ai compté d'avance  
Sur ce bras pour guider mon inexpérience;  
Et de plus, cher tuteur, sur votre habileté  
Pour m'avoir une loge.  
DURESNEL.  
Une loge!  
LÉONIDE.  
Adopté!  
DURESNEL.  
Un bal de l'Opéra! Ce n'est pas votre place,  
Mais vous ne songez pas à tout ce qui s'y passe,  
Et chacun vous dira...  
LÉONIDE.  
Que c'est resplendissant!  
Un coup d'œil admirable, un luxe ravissant:  
Et puis c'est un caprice. Un caprice de femme  
Est chose respectable, et celui qui le blâme,  
Fût-il père, mari, fût-il même tuteur  
Se pose par le fait en rigide censeur.  
DURESNEL.  
En effet... à bien voir... d'ailleurs, je vous assure...

LÉONIDE.

Très-bien ! vous comprenez... Prenez donc ma voiture  
 Courez à l'Opéra retirer le coupon,  
 Une loge de face, on voit mieux dans le fond ;  
 Puis, de là, demandez des croquis de costume :  
 Un domino pour moi suffira, je présume,  
 Mais il faudrait pour vous quelque déguisement  
 Et je veux vous choisir un costume charmant.

DURESNEL.

Qui ! moi, me déguiser ?

LÉONIDE.

Il serait trop facile  
 En voyant le tuteur, de nommer la pupille.

DURESNEL.

Ah ! pour ceci...

LÉONIDE.

J'ai tort !... Eh bien ! tuteur, pardon !  
 Prenez que rien n'est dit... J'en chargerai Gaston.

DURESNEL, vivement,

Pas du tout !... Au contraire et... l'idée est charmante,  
 Le projet me sourit.

LÉONIDE.

Moi de même : il m'enchanté.  
 Mon goût avec le vôtre est toujours assorti...  
 Eh bien ! Qu'attendez-vous ?... Vous n'êtes pas parti ?  
 Il est une heure un quart.

DURESNEL.

Je cours sans plus attendre.

LÉONIDE, le rappelant.

Ah ! passez chez Gaston.

DURESNEL.

Pourquoi ?

LÉONIDE.

Mais pour le prendre.

Je vous attends tous deux... A bientôt, cher tuteur.

DURESNEL, à part.

J'ai gouverné sans crainte et j'abdique... avec peur !  
 (Il sort par la porte latérale.)

### SCÈNE III.

LÉONIDE, seule. Elle retire son chapeau.

Ah ! mon cher prétendant, vous voulez à votre âge  
 Essayer de goûter aux fruits du mariage ;  
 C'est moi que votre cœur choisit pour les cueillir...  
 Eh bien !... Nous allons voir : je vais vous en offrir...  
 Et pourtant, après tout, c'est un excellent homme ;  
 Il m'aime tendrement et je l'estime, en somme,  
 Est-il bien généreux de le combattre ainsi ?...  
 Qu'importe ?... cher tuteur, reprenez bien ceci :  
 Jamais votre pupille, agissant à sa guise,  
 N'aura d'autre mari, quoi qu'on fasse et qu'on dise,  
 Que celui qu'elle-même elle se choisira,  
 Et, pour être plus libre, elle l'acceptera,  
 Seule, sans autre avis, sans conseil de famille,  
 Sans tuteur qui viendra mettre son apostille,  
 Sans jugement d'arbitre et sans dire d'experts...  
 Elle ne voudra point l'entremise d'un tiers  
 Pour jouer, sur un mot, sa liberté chérie ;  
 Et dût-on se moquer de sa bizarrerie,  
 Elle prétend gérer ses affaires de cœur,  
 Et ne jamais subir les chances d'un bonheur  
 Par ordre... Pour Gaston, que si fort il redoute,  
 Il est jeune, charmant, il me plairait sans doute,  
 Il a beaucoup d'esprit, mais au dépens du cœur :  
 Il cherche le plaisir ; moi je veux le bonheur,  
 Et je comprends fort peu cette étrange existence  
 Que ballote, à son gré, le vent de l'inconstance :  
 Faire du jour la nuit, et de la nuit le jour,  
 Boire, manger, jouer et danser tour à tour,  
 Paraître au boulevard, au Bois, aux Tuileries,  
 Mener de front par mois trente galanteries,  
 Tromper de pauvres cœurs... qui le lui rendent bien,  
 Se battre à tout propos pour un mot, pour un rien,  
 Toujours prêt à finir quelque folle équipée  
 Avec le pistolet ou bien avec l'épée ;  
 Gaspiller son argent, son temps et son esprit,  
 Puis dormir sans sommeil, manger sans appétit,  
 Mettre tout son honneur à paraître bizarre,  
 Et ne jamais sortir qu'armé d'un long cigare ;  
 Méditer tout un jour sur un vernis nouveau,  
 Sur la forme d'un col, d'un gilet, d'un chapeau,  
 Courir, papillonner, passer enfin... que sais je ?  
 Du club au lansquenot et du tir au manège,  
 Hasarder sa fortune, et plus tard son honneur,  
 Sur un valet de pique ou sur un roi de cœur ;

S'ennuyer à mourir, sans en savoir la cause  
 Et puis tromper le temps, pour tromper quelque chose...  
 Voilà ce qu'ici-bas il nomme le plaisir,  
 Et ce dont à coup sûr je ne saurais jouir.  
 De mon premier hymen j'ai gardé souvenance ;  
 J'agirai, désormais, avec plus de prudence  
 Et ne riquerai point, lorsque j'en ai le choix,  
 Mon bonheur d'aujourd'hui, pour celui d'autrefois...  
 On dit, qu'en général, on fait fort bon ménage  
 En prenant un mari déjà d'un certain âge :  
 Qui sait ? Mieux que l'amour, le respect filial  
 Est peut-être, à bien voir, le bonheur idéal...  
 Cette sécurité, premier besoin de l'âme,  
 Ce calme, cette paix suffisent à la femme ;  
 Cet amour paternel, dont parlait mon tuteur,  
 S'il pouvait en effet satisfaire le cœur ?...  
 Ce doit être un ciel pur sans beaucoup de nuages,  
 Sans soleil bien ardent, mais aussi sans orages...  
 Bah ! qu'importe après tout ?... Cela peut être vrai ;  
 Mais je n'en suis pas là : plus tard j'y songerai.

### SCÈNE IV.

DURESNEL, LÉONIDE.

DURESNEL, en tenue élégante.

Me voici prêt ; je pars.

LÉONIDE.

Ah ! charmante toilette !

Plus j'examine, vrai !... la tenue est parfaite...  
 Mais ce n'est pas trop mal pour le commencement,  
 Et vous serez bientôt un cavalier charmant ;  
 Enfin, vous écoutez les conseils qu'on vous donne.

DURESNEL.

Ne l'ai-je pas promis ?... A vous je m'abandonne ;  
 Trop heureux de garder, vaincu par vos discours,  
 Le seul droit d'obéir et de céder toujours.

LÉONIDE.

Ne vous y trompez pas : Le vrai bonheur du sage  
 N'est qu'une question d'empire et de servage :  
 Le secret d'être heureux tient souvent à cela...  
 Et... tenez, cher tuteur, voyons... mettez-vous là...  
 Je suppose, un instant, que je sois votre femme...

DURESNEL, s'asseyant.

Parlez... Je vous écoute et de toute mon âme !

LÉONIDE, s'asseyant près de lui. — A part.

Voyons si jusqu'au bout, il goûte un tel bonheur...  
 (Haut.)

D'abord je vous dirais : Est-il bien vrai, monsieur,  
 Que vous ayez à vous cent mille francs de rente ?

DURESNEL.

Vous me flattez beaucoup : Admettons-en soixante.

LÉONIDE.

Soit !... Eh bien, je m'étonne avec juste raison,  
 Que vous n'ayez ni gens, ni chevaux, ni maison,  
 Et que vous souffriez qu'une femme bien née  
 A vivre sans plaisir se trouve condamnée,  
 Puisque vous la laissez sans égard ni pitié,  
 L'été comme l'hiver aller toujours à pied...  
 J'exige une voiture...

DURESNEL, riant.

Oui certes ! A l'instant même.

LÉONIDE.

Très-bien !... Vous comprenez, je le vois, mon système...  
 Oh ! mais, ce n'est pas tout... Du bonheur conjugal  
 L'éternel tête-à-tête est le plus grand rival ;  
 C'est se voir bien souvent que de se voir sans cesse,  
 Et la haine, parfois, naît de trop de tendresse.  
 L'amour même, l'amour sans la variété  
 Ressemble, il faut le dire, à ces longs soirs d'été  
 Dont on aime l'azur et les splendeurs sans voiles ;  
 Mais on finit toujours par dormir aux étoiles,  
 Et par trouver l'ennui dans la satiété :  
 C'est un mal inhérent à la fragilité ;  
 Il faut au cœur humain des passions nouvelles,  
 Il digère assez mal les choses éternelles,  
 Et comme a dit, je crois, un poète vanté :  
 « L'ennui naquit un jour de l'uniformité. »

DURESNEL.

Eh bien ?

LÉONIDE.

Eh bien, pour fuir ce mal, ce spleen de l'âme,  
 (Toujours dans l'hypothèse où je suis votre femme),  
 Je veux, un jour au moins, ma loge à l'Opéra  
 Pour récréer mes yeux.

DURESNEL.

C'est fort juste, cela !

LÉONIDE.  
Une aux Italiens, pour charmer mon oreille :  
DURESNEL.  
J'adore Rossini : Cela tombe à merveille !  
LÉONIDE.  
Puis, comme il faut aussi que l'âme ait son bonheur,  
J'en veux une au Français, pour l'esprit et le cœur.  
DURESNEL.  
Bien !  
LÉONIDE.  
Et comme après tout, il faut de la justice,  
Et qu'un mari si bon mérite un sacrifice...  
DURESNEL.  
Non !... Pas de sacrifice !  
LÉONIDE.  
Ah ! il en faut un peu :  
Vous aimez, je le sais, votre cher coin du feu ;  
La vie intérieure a pour vous mille charmes...  
Mon Dieu ! c'est naturel : j'en conçois peu d'alarmes,  
Chacun a son idée... Eh bien, sans grands efforts,  
Je renonce parfois aux plaisirs du dehors...  
DURESNEL.  
Quoi !  
LÉONIDE.  
J'embellis pour vous ma chère solitude !  
Je demeure chez moi.  
DURESNEL.  
C'est de la servitude !  
Non, je ne le veux pas !  
LÉONIDE.  
Très-bien ! c'est un des cas  
Où le mari peut dire aussi : Je ne veux pas...  
Mais il est un moyen d'arranger l'un et l'autre ;  
On peut concilier mon goût avec le vôtre ;  
Ce soir-là, mes salons se peuplent, se font beaux,  
Mille feux lumineux jaillissent des flambeaux ;  
Le faubourg Saint-Germain nous donne ses duchesses,  
Le Roule, ses marquis, ses barons, ses comtesses,  
Et le quartier d'Antin, pour être financier,  
N'a pas moins de beautés qu'on doit apprécier :  
Nous voyons tout le monde : et l'aristocratie,  
Et la banque et la cour et la diplomatie ;  
Tout cela confondu dans un même désir,  
N'ayant d'autre drapeau que celui du plaisir.  
Puis l'orchestre prélude : on causait, on se quitte ;  
Chaque danseur soudain vers vous se précipite,  
La valse vous entraîne en son rapide essor,  
Et... l'on n'a pas fini qu'on recommence encor.  
DURESNEL.  
Mais, c'est un bal cela !  
LÉONIDE.  
Bal charmant, magnifique !  
Avec tout son prestige et son coup-d'œil féérique :  
C'est un bal, un vrai bal...  
DURESNEL.  
Mais oui..., je le vois bien.  
LÉONIDE.  
Un bal où vous n'aurez à vous mêler de rien.  
DURESNEL.  
De rien !  
LÉONIDE.  
Me croyez-vous le cœur assez futile  
Pour ne point vous donner un plaisir plus tranquille ?  
Vous n'avez plus, je sais, vos jambes de vingt ans,  
Et, loin de vous forcer à ces éclats bruyants,  
Je vois, sans me fâcher, que cherchant le silence,  
Vous allez, loin du bruit, fuir notre turbulence...  
Aussi dans un boudoir éloigné du salon,  
Vous aurez votre wisth ou bien votre hoston ;  
Vous n'entendrez plus rien ; nulle voix indiscreète,  
N'ira, soyez-en sûr, jusqu'en votre retraite,  
Et nul ne blâmera vos paisibles bonheurs...  
Pourvu que vos partners ne soient pas des danseurs.  
DURESNEL, à part.  
Diable ! la part me semble un peu bien négative !  
LÉONIDE, à part.  
Je crois qu'il a compris la douce expectative.  
(Haut, se levant.)  
Mais pardon, cher tuteur ; je rêve, car enfin,  
Je parle comme si vous m'épousiez demain.  
DURESNEL, se levant.  
Oui..., puis en y pensant, vous vous dites sans doute  
Que trop de fleurs encor poussent sur votre route,  
Que la mienne est aride, et que vos vingt-deux ans  
 Craignent de marier l'hiver et le printemps.

LÉONIDE.  
Oh ! non..., car après tout, la différence d'âge  
Peut s'effacer bien vite au sein d'un bon ménage ;  
A cela sans effort on peut remédier.  
Il est mille moyens de le faire oublier...  
Du côté de la femme et sans être légère,  
Le droit d'être admirée et de chercher à plaire ;  
De la soumission, sans maître de côté,  
Le privilège intact de son autorité ;  
Beaucoup de dévouement, sans trop de sacrifices ;  
Jamais de volontés, mais parfois des caprices ;  
De la ruse parfois, de l'adresse toujours,  
Et puis... quelques baisers, pâture des amours...  
DURESNEL, ironiquement.  
Du côté du mari, beaucoup de déférence ;  
De l'estime et surtout entière confiance.  
De l'amour, juste assez pour n'être pas jaloux,  
Un pouvoir sans limite et qui s'arrête à vous ;  
Liberté d'ordonner sans que cela vous trouble ;  
La clef du coffre-fort... dont vous avez un double ;  
Droit de vouloir... parfois ; droit de céder... toujours ;  
Et pour tous deux enfin, pour finir ce discours,  
Ces mille faux-semblants dont l'amour se défraie  
Et qui sont ici bas la petite monnaie  
e ce trésor caché, qu'on nomme le bonheur ;  
Voilà comme il se fait que sans trop de frayeur,  
On nous laisse le sceptre en gardant la couronne.  
LÉONIDE.  
Mais le mari commande...  
DURESNEL.  
Oui... mais la femme ordonne...  
LÉONIDE.  
C'est un juste partage ! Il est très-naturel ;  
C'est purement l'état... constitutionnel.  
DURESNEL, gravement.  
Avec tous ses abus, avec ses impuissances,  
Son opposition et puis ses déliances ;  
Avec ses grands complots et ses petites combats,  
Avec son roi qui règne et ne gouverne pas...  
Charmante monarchie où le peuple lui-même,  
Finit par abdiquer l'autorité suprême,  
Et trouve que souvent, ce qu'il nomme progrès,  
Semble très-beau de loin et fort triste de près !  
LÉONIDE.  
Triste ? pas trop vraiment !  
DURESNEL.  
Ecoutez, Léonide...  
(Et je suis un ami, plus qu'un tuteur rigide) ;  
Comme vous êtes veuve et que je suis garçon,  
Chacun de nous comprend la vie à sa façon :  
Quand le soleil se couche il faut bien qu'il colore  
Les objets autrement que ne le fait l'aurora.  
Votre soleil se lève et le mien est bien bas :  
Laissons-les donc marcher, ne les accusons pas...  
Comme vous, quelquefois, rêvant à ma manière,  
J'ai fait du mariage un plan imaginaire...  
Tenez... mettez-vous là... supposons qu'un instant  
Je sois votre mari... c'est peu compromettant ;  
Cela n'engage rien, ce n'est qu'une hypothèse.  
LÉONIDE, s'asseyant.  
Et qui n'a vraiment rien en soi qui me déplaie.  
DURESNEL, s'asseyant près d'elle  
Et puis je me croirai rajeuni de vingt ans ;  
Quand vient l'hiver, on aime à se croire au printemps...  
(Après une pause.)  
Eh bien ! je vous dirais : vous avez en partage  
Toutes les qualités qui distinguent votre âge :  
Et la grâce et l'esprit, la gaité, la douceur,  
La beauté du visage et la beauté du cœur ;  
La vie est devant vous comme un joyeux parterre  
Où Dieu mit tant de fleurs, qu'il ne nous laissa guère  
Qu'un unique travail... celui de les choisir  
Et d'étendre la main pour pouvoir les cueillir...  
Il en est de ces fleurs comme de toutes choses ;  
A votre âge, toujours, on préfère les roses :  
Elles ont le parfum, l'éclat et la fraîcheur  
Et je ne blâme point qu'on en aime la fleur...  
Aimez-la donc : courez aux pentes des collines,  
J'écarterais pour vous les gênantes épines ;  
J'essaierai de vous suivre en ce glissant chemin  
Où je pourrai marcher, si vous tenez ma main...  
Puis, s'il advient qu'un jour, ce rapide voyage  
Ait fatigué mes pas, bien plus que mon courage,  
Si je reste en arrière... enfant, ne craignez point ;  
Mon cœur saura vous suivre et vous aimer de loin

LÉONIDE, plus sérieuse.

Oh! croyez bien...

DURESNEL.

Je crois... tout ce qu'il faudrait croire :  
Ce roman que je fais deviendrait de l'histoire...  
Et puis, un jour... qui sait?... Aussi lasse que moi,  
Vous viendriez chercher le repos sous mon toit :  
Je serais là debout, tout prêt à vous sourire,  
Tout prêt à vous aimer, sans même vous le dire,  
Et vous faisant asseoir à la place d'honneur,  
Je vous dirais bien bas, comme parle le cœur :  
Vous connaissez mon âge... Autant qu'il m'en souviene,  
J'étais déjà bien grand que vous marchiez à peine;  
Vous commencez la vie et je vais la finir,  
Moi, je vis du passé... vous, vivez d'avenir :  
Oh ! mais cet avenir, croyez-le bien ma fille,  
Je veux qu'autour de vous, comme un soleil il brille;  
Qu'il éclaire mes yeux, qu'il réchauffe mon cœur,  
Mais qu'il reporte au vôtre un rayon de bonheur :  
Oui, cet espoir si doux que mon âme caresse,  
Je veux que dans la vôtre il rayonne sans cesse ;  
Je veux, quand je viendrai renaitre auprès de vous,  
Que l'ami puisse enfin faire oublier l'époux :  
Alors avec le temps vous comprendrez peut-être  
Que la joie est un bien que l'on peut me permettre :  
Qui sait?... Vous m'absoudrez d'avoir aimé si tard,  
En voyant tant d'amour dans le cœur du vieillard.

LÉONIDE.

Oh!

DURESNEL.

Puis, j'ajouterais en lisant dans votre âme :  
(Toujours en supposant que vous êtes ma femme!)  
Vous m'estimez déjà, je le vois, j'en suis sûr ;  
Eh bien !... ce sentiment, ce sentiment si pur  
Qu'un peu de confiance entre nous a fait naître  
Est une fleur aussi qui doit croître peut-être  
Et se changer, un jour, en durable amitié...  
L'estime est de l'amour la plus belle moitié.

LÉONIDE.

Cette estime, monsieur, vous l'avez tout entière.

DURESNEL.

Vous me diriez cela?... Mon âme en serait fière...  
Puis, au lieu de courir aux plaisirs du dehors,  
Au lieu d'aller au loin chercher de faux trésors,  
Je voudrais, sans briser notre légère chaîne,  
Sans quitter ce royaume où vous seriez la reine,  
Près de vous, près de moi, conduire le bonheur,  
L'asseoir à vos côtés, dans votre intérieur,  
Le fixer à vos pieds, le faire ainsi votre hôte...  
Et, pour mieux éviter qu'un jaloux ne vous l'ôte,  
Mon cœur se placerait au seuil de la maison  
Pour en garder l'entrée...

LÉONIDE.

(A part.) Oh! vous avez raison!  
Quel langage ? A ce point j'ai pu le méconnaître!

DURESNEL, gaiement, en se levant.

Mais voici le soleil qui rit à la fenêtre ;  
Il nous dit que sans nous les courses vont finir...

(Regardant sa montre.)

Deux heures et demie !... il est temps de partir !

LÉONIDE, se levant.

Oh ! nous causions si bien !

DURESNEL.

Puis Gaston peut attendre.

LÉONIDE.

Qu'importe ?

DURESNEL, prenant son chapeau.

A l'Opéra je dois encore me rendre.

LÉONIDE.

Rien ne presse... plus tard...

DURESNEL.

Mais le bal de ce soir ?

LÉONIDE.

Non...

DURESNEL, allant à la porte.

Ce sera charmant : c'est un spectacle à voir.

LÉONIDE.

Eh bien, non?... cent fois non !... Tout ce vain bruit du monde  
M'apporte un sentiment de tristesse profonde...  
Ces plaisirs n'ont laissé dans le fond de mon cœur  
Que les déceptions d'un mirage trompeur :  
Oui, mon plus vif désir après un si long rêve,  
Est de voir aujourd'hui que le songe s'achève,  
Et croyez, cher tuteur, que je vous aime trop  
Pour ne pas regretter ce que j'ai dit tantôt.

DURESNEL, s'arrêtant à la porte.

Quoi donc?... Que vous aimez les plaisirs de votre âge?...  
Mais vous pourriez encor les aimer davantage :  
Lorsque j'avais vingt ans j'avais moins de raison ;  
Près de vous, je perdrais à la comparaison.

(Il ouvre la fenêtre.)

Tenez !... Voyez le ciel... le temps est magnifique ;  
Avril a revêtu sa parure magique ;  
Tout Paris est dehors, et sur les boulevards  
On ne voit que chevaux courant au champ de Mars ;  
C'est un chaos charmant de brillants équipages,  
De toilettes, de luxe et de riantes visages ;  
Et puis ce beau soleil qui veut chasser l'hiver,  
Ce parfum du printemps qu'on devine dans l'air,  
Tout cela vous enivre et j'ai cédé moi-même  
A cet entraînement.

LÉONIDE, s'approchant

Ce noble stratagème

Ajoute à vos bontés un dévouement de plus ;  
Soyez bon jusqu'au bout... surtout pas de refus ;  
Souvenez-vous, monsieur, que j'ai votre promesse...  
N'avez-vous pas juré de m'obéir sans cesse ?...

DURESNEL.

Et c'est ce que je fais.

LÉONIDE.

« Le bonheur du ménage

N'est qu'une question d'empire ou de servage... »  
Vous avez approuvé, quand tout à l'heure encor,  
Je vous disais cela.

DURESNEL.

Mais je l'approuve fort.

LÉONIDE, passant son bras au sien.

Eh bien pour être heureux, essayons du système ;  
Cédez à mon désir de vivre avec moi-même.

DURESNEL.

Quoi !... Vous voulez rester ?... seule !

LÉONIDE.

Non... avec vous...

De tout ce faux éclat mon cœur est peu jaloux,  
Chacun, selon nos goûts, nous révisions l'un et l'autre :  
Mon rêve, je le vois, ne valait pas le vôtre...  
Ami, voici ma main... donnez-moi votre cœur :  
A quoi bon le plaisir, puisque j'ai le bonheur ?

DURESNEL, lui prenant la main.

Enfant... Vous oubliez déjà quel est mon âge :  
J'ai le double du vôtre... et même davantage...  
Ah ! si, comme autrefois, comme au beau siècle d'or,  
Nous avions su garder le précieux trésor ;  
Si nos pères, hélas n'avaient pas bu d'avance  
Toute l'eau que donnait la source de Jouvence,  
Le ciel m'en est témoin, avant qu'il fût longtemps  
Vous verriez à vos pieds mon cœur... et mes vingt ans.

LÉONIDE, gaiement jusqu'à la fin.

Ah ! fort bien !... Je comprends, maintenant, je devine...  
Tuteur, ce n'est pas bien !... Plus je vous examine  
Plus je vois qu'avec moi vous vous montrez discret...  
Cette source... A quoi bon nous en faire un secret !  
Vous l'avez retrouvée... elle est en vous je gage :  
Ce cœur n'a pas veilli, cet esprit n'a pas d'âge,  
Cette âme est toujours jeune, et je vois bien pourquoi  
Je vous trouve aujourd'hui de même âge que moi...

DURESNEL.

Mais !...

LÉONIDE.

Oh ! pas d'égoïsme... à mon tour je réclame  
Ma part de ce trésor... Songez que je suis femme ;  
Que je veux pour vous plaire avoir toujours vingt ans...  
L'âge que vous avez.. que vous aurez longtemps :  
Laissez-moi, près de vous, abriter ma jeunesse  
Et, pour que sans frayeur j'attende la vieillesse,  
Puisque cette eau guérit d'un mal si redouté,  
Faites-la donc entrer dans la communauté.

DURESNEL, hésitant, mais joyeux.

Nous faisons tous les deux peut-être une folie !  
C'est vous qui le voulez ?...

LÉONIDE, avec coquetterie.

Vous en mourez d'envie,

DURESNEL, lui offrant le bras.

Allons au Champ-de-Mars.

LÉONIDE.

A la condition

Que ce soir en rentrant, je fais votre boston.

FIN.